

Colloque Médias / Santé publique – Bordeaux

18-19 octobre 2012

Paul BENKIMOUN

Journaliste (Le Monde), professeur associé à l'université Bordeaux Segalen

Sras, pandémie grippale, Mediator, implants mammaires PIP, oméga 3, OGM, Guide des médicaments, livres sur les régimes ... Pas de doute, notre santé nous préoccupe au point que l'appétit du public pour ces sujets semble sans limite. Aussi imparfaits soient-ils, des indicateurs comme le nombre de « clicks » et de partage des articles consacrés à des thèmes de santé sur les sites internet d'information les placent parmi les sujets de prédilection. Une enquête américaine indique que les trois quarts (75%) des internautes effectuent des recherches d'informations de santé ou médicales¹. L'énorme succès de librairie du très critique « Guide des médicaments » des Prs Even et Debré, paru en 2012, en est une autre confirmation, si besoin en était.

Les médias ne s'y trompent pas. Tous fournissent en abondance une couverture des questions médicales et sanitaires à destination du plus grand nombre, n'hésitant pas à faire figurer ces sujets en très bonne place dans leurs sommaires et leurs programmes. Si tous les médias – presse écrite, radio, télévision, internet – y sacrifient, les pratiques ne sont pas identiques. Elle divergent bien sûr par nature, la complexité (et non la seule technicité) des sujets n'y ayant pas le même droit de cité selon le type de média (presse écrite, radio, télévision, presse en ligne). Les différents médias ont intégré les évolutions dans la société mais ont de plus choisi des « positionnements » différents pour aborder les thématiques en lien avec la santé.

Ils ont en commun de tous avoir effectué la mutation d'une presse cantonnée à la vulgarisation scientifique telle, qu'elle a existé jusqu'aux années 1980, vers un journalisme paré de tous ses attributs, y compris sa dimension d'investigation, dans la foulée du scandale du sang contaminé. Il y a un avant et un après le scandale du sang contaminé révélé, rappelons-le, à la fin des années 1980 par la journaliste médecin Anne-Marie Casteret.

Avant cela, la mission principale des journalistes et chroniqueurs santé consistait à accompagner, dans un discours presque toujours laudateur, l'irrésistible marche en avant du progrès médical. Il leur incombait pour l'essentiel de vulgariser le bouleversement des connaissances apporté notamment par la biologie moléculaire, l'élucidation des bases de la génétique et les innovations technologiques (greffe cardiaque...). Pas question à ce stade de se départir d'une attitude sacralisant le médecin, le patient reconnaissant apparaissant plutôt comme son faire-valoir que comme quelqu'un ayant voix au chapitre.

Le scandale du sang contaminé et les autres grandes affaires de sécurité sanitaire et de santé publique sont passés par là, de même que le véritablement soulèvement, d'abord avec les associations de lutte contre le sida puis plus largement, qui a vu les patients demander impatiemment, des comptes aux soignants et réclamer d'être

¹ <http://www.infoplease.com/ipa/A0921862.html>

littéralement mieux traités. La loi Kouchner du 4 mars 2002 a consacré les droits des malades et les devoirs des médecins à leur endroit. Une évolution en profondeur que les médias ont globalement su accompagner.

Pour autant, s'ils ont globalement réussi leur aggiornamento, les médias n'en restent pas moins soumis à un défi permanent : aider leurs usagers à mieux comprendre le monde, ce qui est globalement la mission de la presse, mais à propos d'un domaine particulier en ce qu'il est particulièrement sensible et renvoie plus que d'autres à la sphère privée. La santé possède, en effet, à la fois une dimension globale et ce caractère intime. Globale, de par la mondialisation des questions de santé (sida, mais aussi maladies non transmissibles – maladies cardiovasculaires, cancer, obésité, diabète – qui se sont répandues au Nord comme au Sud). Intime, car elle renvoie chacun de nous à la maladie, à nos souffrances et à notre mort inéluctable.

Les mots pour en parler sont donc cruciaux. L'expérience m'a montré que des termes, certes justes du point de vue médical comme évoquer « la forme la plus bénigne » d'une famille de maladies, pouvait heurter des personnes qui en sont atteintes et ne ressentent pas leur affection comme bénigne.

De même comment parler du scandale de l'amiante où, durant plusieurs décennies, il a existé en France un mensonge organisé avec la complicité de médecins et de scientifiques pour le plus grand profit d'industriels, sans évoquer le très sombre pronostic du cancer que ce minéral provoque ? Comment, à l'inverse, ne avoir conscience d'avoir heurté des lecteurs ou même des collègues directement concernés pour un proche, en écrivant crûment le faible pourcentage de survie à 5 ans après certains cancers très agressifs ? Il en va de même pour le journaliste médical vis-à-vis de son lecteur-auditeur-télespectateur-internaute que pour le médecin à l'égard de son patient.

Les journalistes attachés à un journalisme de qualité sont donc amenés à concilier la véracité cruelle de la maladie, un sens de la responsabilité faisant refuser le sensationnalisme, un rôle d'expression par procuration des patients et de contre-pouvoir... Ils l'ont fait en particulier en des occasions où un sujet touchant à la santé s'était installé durablement dans l'actualité. Que ce soit à propos du scandale du Mediator, là encore où la presse a servi à bon escient de caisse de résonance à l'alerte lancée par le Dr Irène Frachon, ou durant la pandémie grippale A(H1N1) de 2009-2010, la presse dans son ensemble et parvenue à se ménager un chemin honorable dans le traitement de ces véritables feuilletons.

Cela ne veut pas dire que les médias aient évité les écueils, par excès ou par défaut, ou n'aient pas connu d'emballement, loin s'en faut. Mais, ils ont rempli leur fonction, essentielle, dans une démocratie de « porter le fer dans la plaie », pour reprendre la formule d'Albert Londres, sans négliger de rendre compte des faits. Autant dire qu'il s'agit là d'un exercice de funambulisme où les chutes ne sont pas rares.